

Le style “ diplomatique ”

(Hervé Cabre – CUEEP – USTL) — août 2001

Depuis l'origine des sociétés, les rapports de force et de pouvoir ont conduit à recourir à des *modes d'expression* raffinés, pour le pas heurter la sensibilité ou la susceptibilité des potentats.

Il s'agit d'abord du *style de courtisan*, qui consiste à s'accommoder des rapports en forces en travestissant ce qu'on a à dire pour le rendre aimable, autant que faire se peut, aux maîtres à qui l'on parle. Toute une rhétorique de la flatterie, de la litote, de l'euphémisme, en dérive.

Il s'agit ensuite, proprement, du *style diplomatique*, qui consiste à trouver le moyen de maintenir à tout prix le dialogue avec des interlocuteurs parfois difficiles et le plus souvent retors, pour que les relations entre pouvoirs antagonistes ou concurrents en restent le plus longtemps possible au niveau de la parole, et reléguer de ce fait les menées violentes ou les guerres.

C'est ainsi que s'est développé un style original, le *style diplomatique*, justement, où l'on dit sans dire, où l'on “ passe ” toujours (sans jamais “ appuyer ”, donc) sur ce qui pourrait être un sujet de litige, où l'on s'entend à mi-mot en nommant le moins possible les objets qui fâchent, en multipliant les expressions détournées pour avancer sur des positions où l'on sent des résistances incontournables, en faisant mine d'insister sur ce qui réunit plutôt que sur ce qui suscite la discorde...

Dans notre monde actuel, où les **techno-sciences** servent volontiers à habiller les rapports de pouvoir, à créer une forme de discours qui fait passer pour objectivement inévitables les choix qu'on a le pouvoir d'imposer (mais dont on peut, grâce à cette rhétorique savamment codifiée, persuader et faire croire qu'il s'agit d'évidences logiques), ce style “ diplomatique ” s'insinue également dans les propos d'experts.

En effet, c'est bien à des experts, à des scientifiques de qualité ou à des personnalités renommées, que l'on demande de cautionner, dans leurs rapports, les choix qu'on leur demande de valider.

On sait bien, d'ailleurs, que, dans la logique de marché (c'est-à-dire de rapport de force), qu'un expert “ intelligent ” est celui “ qui saura comprendre où est son intérêt ”, c'est-à-dire à user de la technicité professionnelle qui est la sienne pour justifier les décisions qu'on lui a proposées *a priori*.

Peu importe que ces décisions soient bonnes réellement. Elles émanent d'une instance efficace de pouvoir et d'autorité, qui cherche son propre intérêt ; et cela suffit. Il ne reste qu'à trouver, en bon courtisan, des arguments probants, sérieux ou simplement habiles, pour donner à ces choix le poids qui convient dans le débat public (notamment en faisant croire que l'intérêt particulier d'un petit groupe de pression correspond à quelque intérêt général...)

Bien sûr, la probité scientifique bien réelle est reléguée loin derrière l'inventivité servile (qu'on appelle alors “ intelligence ”) qui permet de rendre aux maîtres les gages et les hommages qu'ils exigent, que ce soit, selon le cas, grâce à la science, ou au contraire au mépris de la rigueur que la science suppose normalement.

Néanmoins, on a affaire à des partenaires raffinés envers qui les flagorneries les plus grossières ne sauraient vraiment avoir cours ; on les réserve aux naïfs qui s'y laisseront piéger (car les cyniques qui en tirent profit savent parfaitement à quoi s'en tenir).

Ce qui compte, c'est le résultat escompté, et obtenu. Le reste, et notamment le menu des discours d'habillage, ne vaut guère plus que “ les promesses électorales ” qui, dit-on, “ n'engagent que ceux qui les reçoivent ”.

Il serait évidemment malvenu, dans une université scientifique digne de ce nom, de faire l'apologie de ce genre de malhonnêteté intellectuelle.

Toutefois, c'est en ayant conscience des roueries du discours qu'on apprend le mieux à s'en prémunir.

C'est même la condition *sine qua non* pour ne pas s'abandonner naïvement aux manipulations idéologiques, et pour éviter d'en être bêtement les victimes.

C'est là une vigilance incontournable pour tenter d'échapper à ces manœuvres perverses, et pour ne pas s'en rendre complice par mégarde, par ignorance, par inconscience¹.

Dans un contexte intellectuel tel que le nôtre, mieux vaut finalement — car c'est bien là une marque de compétence — tromper sciemment et par cynisme, que se tromper soi-même par naïveté et par bêtise. Comme le disait Georges Canguilhem, “ l'erreur de bonne foi est de toutes la moins pardonnable ”.

Il importe donc de prendre garde aux **procédés** qui permettent de mettre en œuvre cette superbe machine. L'essentiel, peut-on dire d'emblée, consiste à **nous faire confondre les signes et les choses** :

Dans un travail scientifique authentique, on mobilisera une technicité bien réelle, des méthodes véritablement rigoureuses, des garanties sérieuses.

Dans une “ expertise ” pseudo-scientifique au contraire, on mettra en œuvre des procédés qui auront *l'allure* de tout cela, mais l'allure seulement.

En fait, plus un argument sera douteux, plus il conviendra de lui donner artificiellement une allure de consistance, en recourant massivement aux procédés traditionnels qui permettent “ d'étoffer ” un argumentaire.

Mais soyons clair : il ne s'agit pas de dire que l'utilisation abondante et riche de procédés rhétoriques propres à donner du poids à des arguments est *automatiquement* le signe d'une argumentation défaillante et spécieuse, ou de propos sophistiques ;

Il s'agit seulement de mettre en garde contre l'usage toujours potentiellement pervers qu'on peut faire des procédés rhétoriques et logiques classiques dont on dispose.

On pourrait, à ce propos, citer la jonglerie savoureuse à laquelle se livre Umberto Eco au début du *Nom de la rose*.

Pastichant en fait le style traditionnel de la littérature d'érudition, particulièrement lourd et laborieux à force de s'encombrer de références insérées dans le texte même (et non pas dans des notes périphériques), il fait comme si l'histoire qu'il nous raconte correspondait à une réalité historique bien attestée par un document d'archives fiable. — Mais en même temps, il ne se complaît pas dans l'illusion ainsi construite ; bien au contraire, il nous donne sans relâche les éléments nécessaires pour que l'on comprenne bien qu'il s'agit d'une fiction.

Jouer le jeu et le désamorcer en même temps, tout en ne cessant pas de le développer sur ces deux plans à la fois, c'est bien un *jeu* littéraire de grande qualité, et qui échappe, à ce titre, à tout reproche de malhonnêteté.

Les “ experts ” scientifiques complaisants ne s'embarrassent pas de tels scrupules, et abusent sans vergogne de leur savoir-faire, et de l'autorité de la science dans nos sociétés, pour développer avec habileté (et profits) tantôt des “ expertises ” fallacieuses, tantôt des contre expertises propres à créer des

effets de brouillage efficaces pour effacer les repères sérieux et renvoyer chacun à laisser faire les puissants comme ils le désirent.

Ainsi en va-t-il en particulier, aujourd'hui, pour la brevetabilité du vivant...

Voilà donc dans quel esprit on se proposera, en cours, de travailler. Cette sensibilisation est, à mes yeux, capitale pour donner à nos travaux une perspective en rapport avec les raffinements "communicationnels" de notre temps ; et pour dépasser le caractère platement normatif que le travail peut souvent présenter à première vue.

En fait, je voudrais que, sur cette base, nous développions ensemble une réflexion critique sur nos pratiques d'écriture : celles que nous tentons d'acquérir, celles que nous sommes dès à présent capables de mobiliser efficacement.

Il est par ailleurs une autre tendance perverse du "style diplomatique" à laquelle il faut prendre garde : c'est une certaine pratique de la **nuance mondaine**, celle qui consiste à dire sans dire, à multiplier les modalisations et les rétractations ("pour ainsi dire", "en quelque sorte", "dans une certaine mesure", "si l'on peut dire", "on pourrait penser que"...), à ne rien avancer clairement qui ne soit accompagné de débuts de dénégations ou de rétractations (ce qui peut toujours s'avérer nécessaire à un courtisan face à une instance de pouvoir réticente).

Cela n'a rien à voir avec la **nuance méthodique** sérieuse qui s'impose en sciences (comme dans tout domaine de réflexion rigoureux).

Mais alors, en science, il s'agit, avec toute la rigueur de la logique nourrie par l'observation et l'expérimentation, de *mesurer la portée exacte* des propositions qu'on avance, évitant par là même les extrapolations douteuses, les généralisations abusives et les analogies mal maîtrisées. C'est en cela que réside le vrai sens de la nuance en sciences.

La "nuance méthodique" requise dans tous les cas de pensée rigoureuse fonctionne par délimitation de *seuils critiques* au-delà desquels ce qu'on dit n'est plus valable, donc à définir avec rigueur et clarté le *domaine de définition* exact dans lequel telle proposition logique peut être effectivement validée, mesurée et contrôlée ; une définition restrictive qui requiert donc de poursuivre le travail pour explorer les domaines voisins à la lumière d'autres observations, d'autres hypothèses de travail et d'autres grilles de lecture.

La "**nuance mondaine**", tout au contraire conduit, conduit à une négation effective de la pensée.

A force de dire sans dire, de "nuancer" son propos, c'est-à-dire de ne parler que toujours prêt à faire machine arrière pour ne pas risquer de froisser telle autorité en vue, on finit par ne plus penser du tout, par babiller selon la mode et l'air du temps et le caprice des maîtres de l'heure devant qui il faut se montrer transparent et servile.

C'est là une forme d'auto-censure tout à fait conforme aux exigences du "politiquement correct", qui atteste qu'on est mûr pour être un courtisan servile subalterne (les courtisans de haut rang sont plus cyniques que naïfs).

Certes, on peut concevoir qu'il soit bon quelquefois de "passer" un peu sur des assertions qui, trop brutales, risqueraient d'être inopportunes et finalement contre-productives. Il faut sans doute se garder de vouloir par trop jouer le jeu d'une provocation systématique — qui peut aussi devenir un snobisme stérile.

Mais pour pratiquer ce genre de modération *sans cependant se perdre*, des précautions s'imposent, qui peuvent aussi donner lieu à de fructueux exercices de reformulation :

1. commencer par mettre au point (dans un exercice de prise de notes écrites rapides) une formulation logique rigoureuse correctement articulée, fût-elle présentée, à l'écrit, sous une forme abrégée inspirée de formalisations mathématiques ou logiques ;
2. ensuite, quand cette rigueur-là est atteinte, on peut s'exercer à des formulations variées dans la langue commune, en évitant au maximum le charabia conditionné par des formules juste oralisées...
3. On verra alors de quels effets stylistiques on a besoin pour restituer vraiment telle nuance de pensée, voire telle couleur particulière de la communication affective, puisque, dans toute communication langagière, écrite ou orale, l'inconscient du locuteur a aussi sa part.

Finalement, c'est quand on est assez sensibilisé aux stratégies qui permettent de manipuler et de désinformer que l'on peut, si on le veut, et cette fois sans naïveté excessive, aborder plus sérieusement l'appropriation de méthodes qui conduisent à élaborer et à transmettre une réflexion normalement rigoureuse, ferme et nuancée.

ⁱ Chacun sait que c'est en prenant conscience des mécanismes dans lesquels nous sommes immanquablement pris, que nous pouvons, tant soit peu, choisir de les relayer ou de les entraver. Ne pas le faire (par un travail sur soi à la fois idéologique et psychologique), c'est au contraire se condamner à reproduire, même malgré soi, jusqu'aux mécanismes pervers ou pénibles dont on s'est estimé victime. Le travail proposé n'est donc pas seulement une affaire scolaire, c'est aussi une stratégie – individuelle et sociale – de conquête de libertés.